

MUR 1771

Quatre-vingt-dix-neuvième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'été 1977.

Mes chers confrères,

Béni soit notre confrère Maurice Nadeau ! L'envoi, tout prosaïque, d'un numéro de propagande de la « Quinzaine littéraire » a provoqué chez d'aucuns un enthousiasme insolite dans nos régions. La position de l'écrivain suédois s'y trouve dépeinte sous de telles couleurs qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour que les plus excités parmi nous changeassent de profession sans regret. Et pourtant, les professions honorables abondent : professeurs, médecins, curés, magistrats, pharmaciens, avocats, ingénieurs, fonctionnaires. Que sais-je encore ? L'ambassadeur coudoie le conseil immobilier, le colonel le catalographe...

L'écrivain suédois impose à l'éditeur un contrat établi par son syndicat, il exige des droits se montant à 16,66% et l'Etat l'indemnise pour ses livres donnés en prêt par une bibliothèque publique. Une action constante arrache sans cesse aux pouvoirs de nouveaux avantages. Diable ! Chaque pays a ses coutumes et les nôtres sont loin d'être suédoises ; nous préférons les foires où chaque poète se mue en camelot de sa propre marchandise, les cabarets et les bals littéraires, de préférence sous le patronage d'un échevin. De tels concours sont des plus précieux. Durant la guerre 1940-1945, un homme politique, évadé du pays occupé, déclara en arrivant à Londres : « Ma présence ici vaut au moins deux bataillons ».

Les incidences locales ne sont pas négligeables. Si pour vendre il faut des acheteurs, le Belge dit francophone, qu'il habite

la Wallonie, la capitale, les Marolles ou les Flandres, n'a qu'un goût modéré pour la littérature du cru. Qu'y faire ? Il y a des gens dont les chemises doivent être londonniennes et les souliers italiens. Dès lors, le problème se complique. En effet, les éditeurs ne sont pas des philanthropes. Si la marchandise offerte leur paraît peu vendable, ils ne la prennent pas et nous voilà bien lotis, même avec un contrat-type en poche. Par malheur, nos vrais éditeurs sont plutôt rares. Aussi nombre d'entre nous, faisant front au mauvais destin, s'éditent eux-mêmes sous des raisons sociales souvent poétiques, même dénuées de toute prétention commerciale. L'excellent Répertoire, publié récemment par l'A.E.B., en fournit de délicieux exemples.

J'admire ces courageux qui attendent, frémissants, les réactions d'une presse généralement molle. Il reste les amis, gentils et parfois charitables. Ceci me rappelle une charmante histoire : un fonctionnaire attaché à une bibliothèque publique, avait sorti lors de ses vingt ans une plaquette de vers qui resta l'œuvre de sa vie. En se promenant parmi les rayons de livres, il regardait souvent le dos de sa reliure noire, orné de son nom et du titre en lettres d'or. Un jour, après une absence, la plaquette ne se trouve plus à la place qu'elle n'avait pas quittée depuis trente ans. Une dame était venue la demander, tout simplement. Pensez à l'émotion de l'auteur ! Un être humain inconnu, une femme de surcroît, se penchait sur ses vers ! Il voulut savoir, l'approcher, se faire connaître... Avec sa barbe grise, son dos un peu voûté ? Non ! Il conserverait intact le souvenir de son enchantement et rêverait sans fin à l'Inconnue. Il fait penser à Pétrarque chantant toujours sa Laure, encore qu'elle forniquât régulièrement avec un époux auquel elle donna neuf rejetons.

Si les éditions personnelles sont vouées à des destinées modestes les compensations ne manquent pas. Il y a d'abord les tableaux panoramiques. N'est-il pas flatteur de voir figurer son nom parmi une centaine d'autres ? Il y a — plaisir plus rare — les anthologies où l'accès est souvent déterminé par des impondérables.

Il y a surtout les ouvrages d'ensemble qui survolent toute une période en distribuant d'autorité prix, accessits et mentions honorables. Ils sont, comme il sied, l'œuvre de professeurs, fort experts en ces matières délicates. Il vient justement d'en paraître un, intitulé : « La poésie française de Belgique de 1880 à nos jours ».

C'est comme une grande tarte divisée en quartiers garnis de fruits divers, et séparés par des traits ondulants de crème fouettée.



L'utilité de pareil bouquin ne se discute pas. Avec un brin de mémoire, chacun peut au pied levé se montrer un fin connaisseur. La sûreté est garantie. En tête, tous les chefs de file archiconnus, même s'ils ne valent pas tripette — mais cela ne se dit pas — ; puis les valeurs établies, comme les académiciens, et leurs successeurs probables, pour finir par des douzaines de noms qui étincellent dans les revues. Les commentaires, d'une rare ingéniosité, expliquent les poètes en formules à ce point subtiles qu'il est malaisé de distinguer le génie du rimailleur. En l'occurrence, le mot génie est excessif, les auteurs, MM. Frickx et Joiret, s'étant gardés de tout excès de jugement.

Des aristarques chagrins déploreront cette prudence. Ils regrettent l'absence d'un Jules Delacre, combien plus vrai que les vedettes de sa génération. Ils jugeront que Frenay-Cid, Fierens, ou Kochnitzky valent bien quelques autres creuses, nommément citées ; qu'un Alain Beckers enfonce de ses vers souverains tous les néo-classiques ou jugés tels ; qu'un Hubert Nyssen l'emporte de loin sur la douzaine de poëtereaux auxquels il se trouve mêlé sans commentaire ; que toute une fournée d'Anversoïis — et ceci me touche fort — est éliminée depuis Armand Henneuse et Bob Claessens, jusqu'à Etienne Schoonhoven, Alain Germoz, Guy Vaes et quelques autres. Mais je l'accorde, il faut se méfier des aristarques chagrins. Ils me font penser à Stendhal écrivant : « Ce qui est médiocre dans tous les genres me donne un dégoût invincible ». Il avait tort. La médiocrité est la loi du grand nombre. George Moore a beau prétendre : « L'art est l'antithèse directe de la démocratie », le XXe siècle a changé tout cela. La poésie se doit d'être égalitaire dans la mesure du possible ; et n'oublions pas l'opprobre qui pèse sur le mot élitare.

Au reste, qu'est-ce, la poésie ? Tallement des Réaux raconte : « Chapelain trouva un jour Malherbe sur un lit de repos qui chantait :

D'où venez-vous, Jeanne ?

Jeanne, d'où venez-vous... ?

et ne se levât point qu'il n'eût achevé :

J'aimerais mieux, lui dit-il, avoir fait cela que toutes les œuvres de Ronsard ».

Alors ?

ROGER AVERMAETE.



UNE OCCASION A NE PAS MANQUER

L'étude systématique des planètes pose souvent de graves problèmes. Les travaux de l'Union Astronomique Internationale, pour établir l'atlas de Mars, ont pris cinq ans. Il y eut en outre 9 réunions plénières appuyées par 10 rapports. Le dosage des termes régionaux fut particulièrement délicat. Nombre de savants ont, à présent, leur nom attaché à quelque site de cet astre morne. La faible représentation de la femme dans cette vaste nomenclature a été très critiquée.

Pour Mercure, d'autres dispositions ont été prises. La préférence sera donnée, est-il assuré, aux compositeurs, aux poètes et aux écrivains. Je signale le fait à l'attention de l'Académie, de l'A.E.B. et en général, à tous ceux qui aimeraient doter de leur nom quelque site mercuriel. Que l'on ne perde pas de temps car la lutte sera chaude. Mais quelle revanche pour notre pays, morcelé par les maroquiniers de la politique, d'avoir quelque part, là-haut, dans l'immensité du monde sidéral, un pic ou une roche au nom de Goffin ou de Sion, voire de quelque autre héraut de nos lettres !

R.A.